

*« Le plus bel engagement est à mes yeux
celui d'aimer,
envers et contre tout,
malgré le temps et la douleur,
car l'amour est si précieux qu'il faut le chérir
et le garder quoi qu'il arrive.
L'amour est cet inestimable cadeau
que l'on échange avec cette personne
merveilleuse, unique,
à qui il a suffi de cinq minutes
pour bouleverser votre vie. »*

Le Serment

J'aurais dû m'en rendre compte avant. Je voyais tes yeux rouges, tu te disais insomniaque. Et je te croyais. Je voyais de légères marques de piqûres sur tes bras, tu disais que c'était les prises de sang que ta maladie exigeait qu'on te fasse si souvent. Et je te croyais. Je te voyais parfois hagarde, complètement perdue, marmonnant des mots sans suite. Tu te disais réellement épuisée, à moitié abruti par ces médicaments dont les médecins t'accablaient. Et je te croyais.

Je te croyais.

Jusqu'au jour, triste jour, où je t'ai surprise.

C'était un bel après-midi de Mai. J'ai décidé de venir chez toi à l'improviste. Je voulais te faire une surprise. Je suis arrivée avec un bouquet de fleurs et une bouteille de champagne, pour pouvoir passer avec toi une de ces merveilleuses soirées dont seulement nous avons le secret. Doucement, j'ai ouvert la porte, un peu étonnée de ne pas la trouver verrouillée. Je suis entrée, sur la pointe des pieds, pour que tu ne me remarques qu'au dernier instant.

Tu étais au milieu du salon, posée en tailleur sur le tapis, entre le canapé et la table basse. La table basse, où se trouvait un flacon identique à ceux des laboratoires. Un flacon accompagné d'une seringue, soigneusement emballée dans un plastique transparent. Je voyais ton dos nu et, distinctement, les trois grains de beauté disposés en triangle entre tes omoplates.

J'ai cru, ou voulu croire, que c'était un de ces médicaments que tu devais prendre pour ta maladie au nom imprononçable. Alors, je n'ai pas voulu te déranger, et je suis restée en retrait, immobile, silencieuse.

Je t'ai vue libérer la seringue de son emballage. Il crissait fort entre tes doigts si fins, un bruit incongru, qui résonnait dans le silence pesant. La seringue dans une main, tu as ouvert le flacon de l'autre, et as abandonné le bouchon sur la table. Je l'ai vu rebondir puis rouler sur le plateau de verre, et dans un murmure achever sa course sur le tapis. Soigneusement tu as prélevé une certaine quantité d'un liquide sans couleur. Je t'ai vue placer la seringue bien droite à hauteur de tes yeux pour vérifier le niveau de substance. Puis je t'ai vue l'approcher de ton bras gauche, juste au creux du coude.

Quelques instants sont passés, pendant lesquels tu n'as plus bougé. Puis tu as lâché la seringue vide et as renversé ta tête contre le canapé.

C'est alors que je me suis réveillée. Que la vérité a éclaté devant moi, dans la rougeur de tes yeux, dans les phrases dénudées de tout sens que tu me disais parfois. Ce geste que tu venais d'accomplir expliquait tous les détails insolites que je percevais vaguement auparavant. J'ai pris pleinement conscience de mon ignorance, de mon aveuglement, et de la gravité de ce que tu faisais. J'entendais le sang battre sourdement à mes tempes et je sentais la colère empourprer mon visage. Mais il y avait aussi la tristesse, l'horreur et la douleur qui se relayaient pour m'opresser la poitrine.

Les fleurs et le champagne se sont écrasés sur le tapis et le bruit t'a fait te redresser, te tourner lentement vers moi.

Ton visage était vide d'expression. Impossible de savoir ce que tu pensais ou ressentais. Peut-être que tu ne ressentais rien ? Que, complètement engourdie, tu ne pensais même plus ? Qui sait ce qui se passe dans la tête et dans le corps de ceux qui se droguent ?

Une rage aveugle a pris le dessus sur mes autres sentiments et je me suis jetée sur toi. Je t'ai forcée à te relever, t'ai saisie par les épaules et secouée de toutes mes forces en te criant je ne sais quoi. J'espérais que tu réagirais, que tu me repousserais, voire même que tu me giflerais en me disant que tout ça n'était qu'une mauvaise plaisanterie et que je n'avais pas à aller jusqu'à te traiter comme cela... mais en fait, tu t'en foutais. Je t'ai giflée. De cela aussi, tu te foutais. Tu te contentais de me fixer de ton regard vide, un vague sourire aux lèvres, vacillant légèrement.

Alors j'ai pris conscience de l'ampleur du désastre. J'ai reculé d'un pas, horrifiée. Attentivement, je t'ai regardée. Comment avais-tu pu en arriver là sans que je le voie ? Au bout de quatorze mois d'amour, n'aurais-je pas dû te connaître assez pour me rendre compte de ce qui se passait ? Et puis, quand cela avait-il commencé ? Qui avait été assez abject pour entretenir ce besoin que tu avais de sentir la mort se mêler à ton sang ?

Autant de questions qui se bouscuaient dans ma tête, et dont j'ignorais les réponses.

J'ai regardé tes magnifiques yeux verts, j'ai regardé tes lèvres vermeilles, délicatement ourlées, j'ai regardé ton beau visage. Je ne voulais pas perdre tout ça. Je ne voulais pas te perdre. Je voulais que tout redevienne comme avant.

Alors, une seule pensée s'est imposée à mon esprit, balayant mon désarroi, et me conférant soudain une force et un courage que seul mon amour pour toi pouvait m'inspirer.

Je n'allais pas t'abandonner. J'allais t'aider. Tu allais t'en sortir. J'allais tout faire pour te sauver de tout cela, tout, et peu importaient les conséquences que cela pourrait avoir sur ma vie. J'allais tout abandonner, tout, pour être à tes côtés dans ce combat. Pour toi, pour nous. Car ce « nous » que j'aimais tant, c'était cela, ma vie. C'était ma chance, mon bonheur et mon rêve. Et rien d'autre n'avait d'importance. Je t'aimais.

J'ai refoulé mes larmes. Je me sentais forte et stoïque... J'ai récupéré le sweat-shirt que tu avais abandonné sur le canapé et t'ai poussée à te rhabiller. Puis, te tenant fermement par le poignet, je t'ai traînée jusqu'à ma voiture.

Il t'a fallu au moins une heure pour sortir de ta torpeur. C'est à ce moment-là que tu as compris où je t'avais amenée.

D'abord tu as pensé que tout ça n'était qu'une grossière plaisanterie de ma part et que j'allais te reconduire chez toi.

Puis tu as commencé à ressentir un certain manque. Tu t'agitais dans tous les sens, tes mains en proie à des tremblements fébriles.

Ton agitation s'est ensuite muée en énervement, en colère violente, s'amplifiant jusqu'à ce qu'on doive me faire sortir de ta chambre pour éviter que tu ne me cognes. Je t'ai regardée taper dans les murs presque à t'en ouvrir les mains, tourner en rond comme un lion en cage. Régulièrement, tu venais abattre tes poings contre le carreau de plexiglas qui me protégeait de toi.

Enfin, envahie par une panique incontrôlable, tu t'es recroquevillée dans un coin de la chambre, le regard fixe, les joues rouges, les genoux repliés tout contre ta poitrine, te tordant les mains.

Le visage baigné de larmes que je ne parvenais plus à retenir, je n'ai pu que partir.

Je suis retournée chez toi. Le salon empestait le champagne gâché. J'ai ouvert la fenêtre en grand, laissant pénétrer l'air frais de la nuit qui tombait. J'essayais de me calmer. Après tout, tu étais en sécurité là-bas, je n'avais plus rien à craindre pour toi.

Je savais que ce combat serait long et difficile. Je savais que j'allais souffrir, que nous allions souffrir, ensemble. Assise sur le rebord de la fenêtre, j'ai observé le salon. En voyant le canapé, je nous ai revues rire toute la nuit devant de stupides séries américaines, blotties l'une contre l'autre comme deux oisillons transis de froid. Puis mes yeux se sont posés sur la table ronde « made in Sweden » et je me suis rappelé notre dernier repas romantique. Tu disposais au centre des bougies rouges, et parsemais la nappe de pétales de rose. Et puis tu passais derrière le demi-mur qui séparait le salon de la cuisine « à l'américaine » et m'enlaçais tendrement... ensemble nous préparions le dîner, discutant à bâtons rompus, riant pour rien, avec en fond sonore notre CD préféré. C'était il y a si peu de temps... avais-tu déjà commencé à prendre de la drogue à ce moment-là ? Quand avais-tu commencé à changer, à me cacher ces choses...

Tremblante, je me suis dirigée vers la chaîne hi-fi placée à côté de la TV à écran plasma. Un des CD de Lenny Kravitz, notre préféré, était encore dans le compartiment. J'ai appuyé sur « lecture » et me suis laissée bercer par « Stand By My Woman »... nous avions dansé un slow sur ces notes, un slow dont je me souviendrai toute ma vie, car c'était le tout premier...

Et puis j'ai repris mes esprits. J'ai décidé d'inspecter ton appartement dans les moindres recoins afin de dénicher toute trace de drogue. Et de tout éradiquer. Que tout soit parfait lorsque tu rentrerais. Dans longtemps, certes, mais j'avais envie, j'avais besoin de me sentir utile. Et à cet instant précis, je ne pouvais l'être que là.

En fait, hormis le flacon à moitié vide resté sur la table basse, la drogue était dans ta chambre. J'avais imaginé que tu aurais un « stock » important de substances illicites, que ton

appartement en regorgerait, mais je m'étais trompée. J'ai eu beaucoup de mal à entrer dans cette pièce tellement imprégnée de toi. J'y avais associé tant de souvenirs... ces heures entières où tu jouais de la guitare pour me séduire et où je t'admirais... mon coeur qui cognait dans ma poitrine quand j'attendais ton verdict sur mes textes d'écrivain... les larmes que j'ai vues au bord de tes yeux quand je t'ai déclaré ma flamme dans un long poème écrit pour toi... le silence entre nous ce jour-là... nous nous regardions juste, muettes d'amour, muettes d'émotion, se dévorant des yeux... notre premier baiser, notre première fois, et toutes ces nuits passées dans tes bras, et aussi toutes celles passées à te regarder dormir sans jamais me lasser de ta beauté... Tu me manques déjà...

J'ai tout inspecté : la penderie, les tiroirs de la commode – en cherchant même d'éventuels doubles-fonds –, les boîtes qui traînaient un peu partout dans la pièce et au fond du placard, tous les recoins du bureau... j'ai regardé dans les piles de vêtements, les dépliant un par un ; je suis allée jusque dans les poches de tes pantalons. Je n'avais jamais manifesté une telle paranoïa, agi de cette façon presque démesurée – déplier tes vêtements un par un ! Je n'ai trouvé qu'un petit sachet tout aplati sous ton matelas. Je sais bien qu'en temps normal, il ne me serait jamais venu à l'idée de regarder à cet endroit. Mais je me suis quand même maudite : moi qui avais passé tant de temps chez toi, comment avais-je pu ne rien voir ? J'aurais au moins pu avoir une intuition bizarre, tomber dessus par hasard... j'aurais pu... j'aurais dû...

Avec une rage jouissive, j'ai fait disparaître ce que j'ai pensé être de la coke, puis je suis retournée dans ta chambre. Adossée au mur, je me suis soudain sentie lasse, faible, épuisée. Les dernières heures avaient été particulièrement éprouvantes. Je t'ai revue enfoncer cette seringue dans tes veines... j'avais mal de te savoir ainsi, je me sentais coupable, aveugle, inconsciente. Mon regard est tombé sur la penderie que j'avais laissée ouverte. Nous avons acheté ensemble une partie des vêtements qui s'y trouvaient. Ce jean aux déchirures étudiées, cet autre délavé à la Javel, et puis celui-là au fond à droite, plein de poches qui avaient fini par se déformer à force de contenir tout et n'importe quoi. Il y avait aussi des chemises, au moins une douzaine de chemises, de toutes les couleurs, des unies, des rayées, d'autres imprimées de dessins chinois ou de carreaux Vichy... et au milieu de toutes, il y avait celle que je préférais, celle que j'adorais te voir porter. Une chemise noire, avec de fines rayures blanches, le col et les manchettes eux aussi blancs. Sans réfléchir, je l'ai attrapée et l'ai serrée contre moi, enfouissant mon visage dans le col. Le tissu était imprégné de ton odeur, douce et sucrée, avec un léger fond de vanille laissé par ton parfum qui embaumait toute la chambre. Je respirais profondément, les yeux fermés. J'avais presque l'impression que tu étais là...

J'avais envie de te revoir, habillée de cette chemise, m'accueillir avec un bouquet de roses et un doux baiser. De te voir me donner un sourire éclatant et m'inviter à danser. Et de prendre un malin plaisir à en détacher les boutons un par un, le plus lentement possible, jusqu'à te rendre presque dingue d'impatience...

Mais pour cela, il fallait d'abord que tu sois désintoxiquée. Il fallait que tu sortes de l'hôpital. Et tu avais besoin que l'on t'aide. Il fallait que je t'aide. Il fallait que je sois forte. J'ai inspiré très profondément, m'emplantant toute entière de cette odeur merveilleuse. Alors la faiblesse que j'avais ressentie un moment plus tôt s'est estompée, et j'ai retrouvé cette force nécessaire que m'inspirait l'amour.

Le lendemain matin, je me suis réveillée au creux de tes draps. Je n'avais pas pu résister à l'envie de me blottir sous les couvertures imprégnées de ton odeur, la tête enfouie dans ton oreiller qui fleurait bon le sommeil.

J'aurais aimé que tu sois là à mes côtés. J'aurais aimé pouvoir te réveiller progressivement en caressant ton dos et ta nuque. J'aurais aimé te prendre dans mes bras et t'embrasser au creux du cou... Mais en me tournant vers le côté que tu occupais d'habitude, ton absence dans la pénombre m'a ramenée à la réalité.

Aussitôt je me suis levée, bien décidée à te ramener le plus rapidement possible à mes côtés. Je me suis préparée aussi vite que je le pouvais pour arriver au plus tôt à l'hôpital.

J'ai demandé à te voir. On m'a dit que tu ne le voulais pas. Tu disais que tu me détestais. Que je t'avais trahie. Que tu ne voulais plus jamais me revoir.

Sur le coup, je n'ai pas compris pourquoi. Tu avais besoin de moi et j'étais prête à tout pour

toi. Je t'aimais et tu m'aimais. Alors pourquoi refuser mon soutien ?

Et puis soudain, une autre évidence m'a envahi l'esprit, me montrant une fois de plus ma naïveté. Tu refusais mon aide parce que tu ne voulais pas arrêter tout ça, tu ne voulais pas être ici. Tu n'en avais jamais eu l'intention. Je me suis effondrée sur une chaise dans le couloir près de ta chambre. La tête dans les mains, je me suis demandé avec colère si je n'aurais pas mieux fait de tout simplement te quitter et te laisser te débrouiller avec tout ça. Te laisser *crever* toute seule dans ton coin plutôt que de chercher à te sauver alors que tu ne le voulais pas. Refaire ma vie ailleurs plutôt que perdre mon temps à partager tes ennuis et en souffrir.

J'ai regardé la bague que tu m'avais offerte « pour nos un an ». De belles lettres écrivaient d'un côté mon prénom et de l'autre ton « je t'aime ». Aussitôt je me suis radoucie et je me suis sentie fondre. J'ai eu une envie subite de moi aussi te dire « je t'aime » en te bouffant des yeux, de serrer de toutes mes forces ton corps frêle dans mes bras en manque de toi.

Alors j'ai su que j'avais fait le bon choix. Il fallait que je reste. Juste par amour.

Pendant quatre mois, je suis venue à l'hôpital, jour après jour, avec une constance rare qui étonnait tout le personnel. Tant pis pour mes examens de fin d'année et pour mon job qui devait commencer juste après.

Tous les jours, on me disait : « désolée, mais elle ne veut toujours pas vous voir... » A force, habituée à cette phrase, je gagnais dès mon arrivée le couloir où je t'attendrais – en vain – toute la journée, sans parler à personne. Au cas où tu changerais d'avis. Et pour te montrer que malgré tout, malgré toi, je serais là. Que je t'aimais. Et que rien d'autre ne comptait.

Mais tu n'es pas venue, pas une seule fois.

Septembre commence et la rentrée approche. Pour la énième fois, j'arrive à l'hôpital à l'heure où commencent les visites. Je m'apprête à prendre ma place habituelle mais aujourd'hui une infirmière me retient :

« Vous savez, elle a demandé à vous voir cette nuit... »

Mon coeur se serre. Puis il s'emballe. C'est peut-être stupide, mais je ne m'attendais pas à cela, et je suis complètement désemparée. Les mots me manquent pour dire mon bonheur, mon espoir mais aussi mon appréhension. Alors je me contente d'un sourire que, trop troublée, je peine à dessiner. A son tour l'infirmière sourit et je l'entends vaguement me dire :

« Ne bougez pas, je vais la chercher. »

Je reste figée au milieu du couloir, encore sous le choc, abasourdie. Trop surprise pour songer à bouger. Mon coeur heurte mes côtes à une cadence folle. Je vais te revoir, enfin ! Je me sens euphorique et en même temps, j'ai peur. As-tu changé ? Peut-être as-tu maigri – ou le contraire ? Vais-je te trouver toute pâle ? Auras-tu un air épuisé ? Viens-tu pour retrouver mon amour ? Ou pour me cracher ta colère au visage ? Mais peut-être que je me pose trop de questions. Peut-être seras-tu tout simplement toi...

Le coeur toujours battant, je vois l'infirmière revenir... toute de blanc vêtue, tu marches à côté d'elle. Dès l'instant où tu apparais, tout s'efface autour de moi. Il n'y a plus que toi. Toi et moi. Je te regarde approcher. Je ne sais pas comment tu vas réagir, je ne sais pas ce que tu veux. J'ai peur.

Alors enfin je sors de ma torpeur et parviens à venir à toi. Nous nous faisons face, sans bouger, sans parler. Ton visage est vide d'expression. J'ai peur. Tu me prends la main. Et, le coeur étreint par l'émotion, je te sens te blottir contre moi et me serrer très fort. Alors, dans un murmure frémissant, je t'offre cette promesse :

« Je t'aime et je serai là. Toujours. »